

RELATION  
DE LA  
PREMIÈRE FÊTE CHAMPÊTRE,  
CÉLÉBRÉE  
PAR LA SOCIÉTÉ LINNÉENNE DE PARIS,  
le 24 mai 1822,

JOUR ANNIVERSAIRE DE LA NAISSANCE DE LINNÉ.

PAR ARSENNE THIÉBAUT-DE-BERNEAUD,  
Secrétaire - perpétuel, Membre et Correspondant de plusieurs  
Sociétés savantes nationales et étrangères.



PARIS,  
D'HAUTEL, IMPRIMEUR DE LA SOCIÉTÉ LINNÉENNE,  
RUE DE LA HARPE, n°. 80.

1822.

## EXTRAITS

DE MA PROMENADE AUTOUR DU MONDE;

PAR M. JACQUES ARAGO.

MESSIEURS,

J'AUROIS vivement souhaité de trouver dans mes écrits et dans mes souvenirs, des détails intéressans sur les usages adoptés par les Sauvages de la mer du Sud, avant, pendant, et après leurs repas; mais outre que ces Insulaires, jaloux de leurs privilèges, ne nous ont pas toujours permis d'assister à leurs cérémonies religieuses, il m'eût été impossible de remplir par des faits assez nombreux le cadre que je m'étais d'abord tracé. J'ai donc préféré vous présenter aujourd'hui quelques particularités éparses dans les notes que j'ai recueillies pendant mes voyages; ce ne sont que de rapides extraits, mais puisque je vais bientôt livrer mon ouvrage au public, il m'est infiniment agréable de vous montrer l'esprit avec lequel il est rédigé, persuadé que je trouverai en vous des juges dont les conseils seront pleins de bienveillance. J'aurais voulu abrégé ma narration, mais les impressions qu'on éprouve aux an-

tipodes de sa patrie, laissent dans l'âme des souvenirs qui reposent délicieusement la pensée, et que la plume cherche à faire partager.

Je viens d'achever de longues courses, et j'ai observé les mœurs et les usages des peuples les moins civilisés, avec un œil non prévenu par la lecture des voyageurs qui m'ont précédé. J'ai comparé leurs divers récits, et presque pas un ne m'a paru d'accord avec son devancier. On trouvait, je crois, une sorte de honte à avouer qu'on avait vu comme un autre, et l'on créait du merveilleux et du romanesque pour fixer l'attention, mendier des lecteurs et piquer la curiosité : comme si, dans l'histoire du monde, la vérité la plus abstraite et la plus simple, n'était pas préférable au mensonge le plus séduisant et le plus ingénieux.

Notre première relâche a été Gibraltar. J'y ai trouvé un gouverneur philanthrope (milord Don), aimant la paix et les pommes de terre (1) ; un amas de Juifs aussi fripons que si la friponnerie était la base de leur religion ; un peuple stupide comme s'il était éloigné de deux mille lieues de la terre des arts. A Ténériffe, nous avons rencontré un noble Espagnol commandant à des es-

---

(1) Ce sage gouverneur a accordé des primes d'encouragement aux habitans de Gibraltar qui cultivent le plus de pommes-de-terre.

claves, et noble assez pour avouer par une mal-honnêteté injurieuse qu'il ne savait point écrire. Au Brésil..... Le Brésil est le domaine de la superstition et de la sottise. La ville du Cap est toute entière au commerce. Les paisibles habitans de Table-Bay ignorent peut-être encore s'il a existé un VOLTAIRE, un NEWTON, un LINNÉ. Je me repose un instant à l'Ile de France, où le goût des lettres a fait de si rapides progrès, qu'elle compte dans son sein un grand nombre de citoyens d'un rare mérite, où nos utiles découvertes parviennent avec plus de rapidité que dans nos provinces, et où l'on en jouit davantage, parce qu'on est plus à même d'en être privé. Trois fléaux hélas ! l'ont ravagé depuis peu d'années ; un incendie, un coup de vent, un gouverneur. On compte 50 lieues de l'Ile-de-France à Mascareigne. Il y a au moins trois siècles entre ces deux colonies.

Permettez-moi, Messieurs, de vous transporter de là, sur une terre d'exil et de désolation, privée d'eau douce, où vivent cependant quelques Sauvages que notre présence a alarmés et qui peut-être ont eu bien du regret d'abandonner leurs cabanes formées de branches d'arbres, inutile ressource contre l'insulte des saisons. Des myriades de mouches s'attachent au voyageur qui visite ces contrées. Rien ne peut le garantir de leur piqure douloureuse ou de leur fatigante importunité. En

vain plusieurs d'entre nous s'étaient fait des masques de gaze; ces insectes tenaces pénétraient jusqu'à la peau par les plus petites ouvertures, et le sang coulait de la partie que nous avions crue le plus à l'abri de leur atteinte. Le soleil se couche, aucun insecte ne voltige dans les airs, un froid vif et humide se fait sentir. Le soleil reparaît, l'atmosphère se peuple, une chaleur dévorante accable le voyageur, il cherche le repos, et ne trouve que la fatigue. Je ne crois pas que sur le globe, il existe un pays envers lequel la nature ait été plus avare. La côte, dès le premier moment que nous l'avons aperçue, ne nous a offert que l'image de la désolation. Nul ruisseau ne soulage les regards, nul arbre ne les attire, nulle montagne ne varie le paysage, nulle habitation ne l'anime; partout l'aridité et la mort. Si quelques oiseaux de proie rasant, d'un aile rapide, les plateaux uniformes que baignent les flots de la mer, on se demande où ils peuvent rassasier leur faim, où ils peuvent étancher leur soif, tous les êtres qui habitent cette terre inhospitalière ne boivent-ils que de l'eau salée? Où sont leurs ressources, car ils ont des besoins; où sont leurs jouissances, car ils doivent avoir des désirs? Des récifs effrayans qui s'élèvent quelquefois à la hauteur de treize à seize mètres (40 à 50 pieds) semblent vouloir s'opposer à l'audace du navigateur,

et lui interdire l'approche de cette terre abandonnée de la nature. Aussi je la fuis sans regret, et je n'admire, quinze jours après, les sites riches et variés de Simar et de Timor, que pour gémir sur le sort de ces peuples cruels, étrangers à toute civilisation, où la guerre est un délassement, la vengeance, une vertu; où l'on voit des rois héréditaires courber un front avili sous le sceptre d'un gouverneur étranger.

A trois lieues de la pointe Nord de Timor, est une île Ombay, où l'on boit le sang dans le crâne d'un ennemi vaincu; un calme de plus de quinze jours nous retenait dans le détroit qui porte son nom. Nos matelots mouraient de soif et de lassitude. Je demandai au commandant de notre expédition la permission de descendre à terre; notre Botaniste (1), le deuxième chirurgien (2), et un aspirant (3) vinrent avec moi. Nous étions armés, nous avions de l'audace, et nous nous abandonnions à notre bonne fortune. Nous nous convainquîmes plus tard que la gaité et la confiance sont les meilleures armées contre les Sau-

---

(1) M. GAUDICHAUD, botaniste que nul danger n'effrayait lorsqu'il s'agissait de tenter des recherches curieuses.

(2) M. GAIMARD dont l'aimable gaité le faisait désirer dans toutes les courses qu'il savait si bien rendre utiles.

(3) M. BÉRARD, la joie du bord et l'orgueil de tous ses amis.

vages, et que s'il est parfois imprudent de se livrer à eux, sans défense, il est souvent très-sage de faire quelques concessions à des hommes, dont une vengeance atroce suit toujours de très-près le triomphe.

Nous descendons à terre, et demandons à parler au Raja. Après quelques instans d'hésitation, un naturel d'un caractère de physionomie vraiment féroce, nous montre un vieillard assis sous un énorme multipliant, et entouré d'une vingtaine d'Insulaires. Nous lui faisons deux ou trois petits cadeaux auxquels il paraît ne pas attacher un grand prix, et lui demandons le chemin de leur village appelé *Bttoca*. Il nous répond : *Damali*. Nous avons appris à Timor que ce mot voulait dire : *Sacrée*.

Cependant nous nous dirigeons vers leurs cabanes bâties sur pilotis, et feignons de ne pas comprendre les gestes qu'ils nous faisaient de ne pas pousser plus loin nos recherches. Tandis que je dessine des armes suspendues à un arbre, plus complaisant que je ne l'aurais imaginé, un Ombayen s'en revêt et prend une attitude guerrière, en m'invitant à profiter de son obligeance, tandis qu'un autre se couvre aussi d'une cuirasse, et figure devant nous un combat. Son arc est en mouvement, ses flèches sortent de sa ceinture, il s'anime par degrés. Agile comme l'aigle, il fran-

chit les haies et les buissons , se cache derrière un arbre , le plus souvent attend son adversaire de pied ferme. Sous la peau de buffle qui le couvre , il semble mépriser les dards de son adversaire ; il s'en garantit avec légèreté , se courbe avec adresse ou se relève avec orgueil , et lorsque son arc lui est devenu inutile , il s'arme de son *Cris* , il se précipite sur son ennemi , il le serre de près , il le pousse , il le frappe , ses yeux dardent des étincelles , ses narines sont enflées , ses muscles en mouvement , il pare encore , mais on voit qu'il est déjà vainqueur ; enfin il fait un dernier effort , et son ennemi tombe à ses pieds.

Ce Sauvage n'a pas manqué son coup s'il a voulu produire de l'effet. Je n'ai rien vu de plus agile , rien qui approche de la rapidité de ses mouvemens. Dès qu'il a fini , il vient à nous , prend avec dédain un de nos fusils , et nous fait entendre de la manière la moins équivoque que pendant le temps que nous mettrons à le charger il fera partir une trentaine de flèches ; mais pour vous montrer jusqu'à quel point il est sûr d'atteindre son but , et combien ses coups sont certains , sans presque viser , et d'une main exercée , il lance un de ses traits sur un petit arbre distant de plus de quarante pas , et nos efforts réunis ne peuvent parvenir à l'en arracher sans y laisser le fer dont il était armé.

Nous trouvâmes dans une des principales maisons de *Bttoca*, où nous parvînmes malgré les Insulaires, plus de vingt mâchoires d'hommes suspendues à une muraille, digne trophée de ces peuples barbares. Nous avons appris quelques jours après à Diely qu'ils avaient dévoré depuis peu l'équipage d'une chaloupe anglaise qui était descendu pour faire du bois ; aussi le Gouverneur portugais ne concevait-il pas que nous fussions parvenus à échapper de leurs mains.

De Diely, nous fîmes voile vers Ravvack, près de la Nouvelle-Guinée et de Waigiou ; nous passâmes pendant ce trajet au milieu de cet archipel fameux des Moluques, riche partout d'une végétation vigoureuse, et infesté par les reptiles les plus dangereux. Nous ne trouvâmes à Ravvack que huit ou dix cabanes abandonnées, quelques tombeaux, des têtes de morts et des idoles. Le lendemain plusieurs canots entourèrent notre bord, et en échange de nos couteaux et de nos verroteries, les Sauvages nous offraient des oiseaux du Paradis fort bien empaillés, et la lèpre hideuse dont presque tous étaient couverts nous effrayaient. Vivre, chasser, et multiplier, voilà leur occupation. Si la pêche est heureuse, ils dînent bien. Leur table est bientôt mise, leur couvert est bientôt préparé. Sur des morceaux de bois vert, ils étendent leur poisson ; ils allument un

grand feu autour duquel ils se groupent ; leur appétit leur sert d'assaisonnement, leurs doigts de fourchette, le creux de leur main ou une large feuille d'arbre, d'assiette. Les intestins des plus gros poissons, loin d'être pour eux un mets désagréable, m'ont paru au contraire flatter le plus leur palais peu délicat, et je connais bien des dames de Paris qui auraient poussé les hauts cris en assistant à ces repas sans étiquette, où un morceau de poisson saupoudré de terre était dévoré avec un plaisir que nous ne goûtons pas toujours à nos plats les mieux préparés et assaisonnés. Et ne croyez pas toutefois que ces hommes, si près de la nature, soient absolument étrangers à toute espèce de recherche. Ils ont aussi un lendemain, et l'approche d'un mauvais temps, ou quelque réjouissance publique, les force, la veille, à se donner plus de soins, à doubler leurs fatigues. Alors, dans un énorme bambou vert, dont ils perforent les nœuds, et qu'ils emplissent à moitié d'eau bouillante, ils jettent le superflu de leurs vivres qui se cuit et se conserve chaud pendant un assez long espace de temps. J'ai goûté du poisson ainsi préparé, et je puis vous assurer, Messieurs, que je l'ai trouvé excellent. Je dois ajouter du reste, ( car il ne faut rien flatter ), qu'une abstinence forcée de plus de deux mois, et l'attrait de la nouveauté ne contribuaient pas peu à

en chasser le goût fade et enfumé dont mes généreux compagnons de table ne paraissaient pas s'apercevoir. Mais une remarque assez singulière, dont aucun voyageur ne niera la justesse, c'est que dans tous les archipels de la mer du Sud que nous avons visités, j'ai vainement cherché un seul mets préparé à une sauce quelconque. Là, tout se cuit sur la braise, ou sur des bâtons exposés au feu, ou plutôt à une fumée ardente. Voyez ces pauvres Insulaires, assis en cercle autour d'un tas de poissons, jetés pêle-mêle sur quelques feuilles de cocotier, dévorant avec une voracité surprenante, un repas que leur adresse vient de leur procurer. A Ravvack, nous avons joui tous les jours de ce coup-d'œil intéressant. Le roi de Guébé, espèce de pirate audacieux et entreprenant qui sème l'épouvante depuis Amboine jusqu'à la Nouvelle-Guinée, est venu nous offrir aussi le spectacle d'un repas de Sauvages où règne du moins une certaine distinction. Il avait avec lui deux ministres, et ceux-là en valaient bien d'autres, puisqu'ils étaient choisis parmi les sujets les plus fidèles et les plus courageux. Eux seuls et un autre chef mangeaient avec lui; j'ai remarqué, mais à ce groupe seulement, qu'avant et après le repas, ils faisaient une sorte de libation à je ne sais quelle divinité, tandis que les cercles des deuxième et troisième ordres paraissaient s'ai-

franchir de cette cérémonie. Est-ce que dans ce pays il n'y aurait de Dieu que pour les grands?... Est-ce qu'on aurait refusé aux petits le droit de rendre hommage à une divinité bienfaisante?... Que l'histoire du monde serait curieuse, si l'on en connaissait tous les secrets !.....

Les maladies , suite inévitable d'un séjour trop prolongé dans un climat sur lequel le soleil darde ses rayons les plus pénétrants , nous forcent à partir des marais de Ravvack , et nous n'arrivons aux Mariannes qu'après avoir vu disparaître sous les flots un de nos meilleurs officiers , et l'élite de nos matelots. Tandis que ceux que la mort a épargnés , ressaisissent les forces et la vie par les soins généreux du Gouverneur de ce riche archipel , deux de mes amis , un botaniste plein de zèle , et un aspirant rempli de mérite , partent avec moi pour Tinian , que je ne connaissais que par le récit de l'amiral Anson et la page éloquente de Rousseau. Des rois pilotes des Iles Carolines nous y conduisent... Nous sommes à Tinian et je le cherche encore. Je pénètre dans des broussailles , et je me demande involontairement où est le peuple qui a élevé ces colonnes , et celui qui les a renversées. Quel est le souverain qui habitait cette longue galerie qui certes ne formait qu'un seul édifice ? Pourquoi cette demi-sphère colossale qui surmonte chaque pilier ?... Pourquoi ces pi-

liers énormes bâtis sur le sable?... Plus je parcours ces ruines, plus je demeure convaincu qu'elles sont les restes de quelques temples consacrés par la religion. La cause de leur destruction, on l'ignore.

Il faut toutefois que cette île ait été jadis le séjour d'un grand peuple, éteint sans doute par une de ces catastrophes qui bouleversent les empires et changent même les lois de la nature. On ne peut faire un pas sans rencontrer quelques débris de monuments, et l'île entière ne semble qu'une ruine. Les grands végétaux y sont faibles, rares, mais ils poussent péniblement à travers des tas de feuilles desséchées et des troncs d'arbres pourris. Ça et là, on découvre de vieux *Rima* pelés, dont la tête, armée de quelques branches grisâtres, indique au voyageur la catastrophe dont ils ont été les victimes, sans lui en assigner l'époque. L'œil parcourt d'un seul trajet une vaste terre, semblable à un lointain d'une mer brumeuse; et, oserai-je le dire, presque toutes les parties de Tinian ont rappelé à mon cœur attristé les terres arides et sauvages de la presqu'île Péron.

Quelques pieds de cocotiers, aussi débiles que peu élevés, promènent encore dans les airs leur chevelure flétrie; on dirait qu'ils gémissent de la tristesse de la nature, et qu'ils veulent mourir avec elle. Des plateaux peu élevés, uniformes,

une côte monotone, silencieuse, quelques récifs, des troncs d'arbres dévorés par le soleil, nulle route, presque nul abri, n'est-ce pas là le séjour de la tristesse?... Un souffle brûlant en faisant périr la végétation, a enlevé à la terre le pouvoir de la reproduire. Tout est déchu; les légumes n'y poussent qu'avec effort; leur suc est sans goût; les patates, les ignames, les melons d'eau y sont inférieurs à ceux des autres îles du même archipel, et je frémis en pensant que l'amiral ANSON a dit peut-être la vérité, en peignant ce pays comme un lieu de délices, comme un séjour enchanteur. Ne reste-t-il donc dans la nature aucun témoin de ce bouleversement si peu reculé?...

Que je serais ingrat si je passais sous silence un événement dont j'ai failli être la victime, et qui nous a confirmés dans la haute opinion que nous avons déjà du caractère généreux et du naturel bienfaisant des pilotes Carolins qui nous accompagnaient. En vue de Rotta, nous fîmes une petite décharge de mousquetterie pour prévenir l'Alcade que nos conducteurs refusaient de franchir la passe qu'ils ne connaissaient pas bien, et ces coups de fusil qui répandirent l'alarme dans la colonie, attirèrent cependant auprès de nous un jeune Rotinien, qui nous demanda en espagnol ce que nous voulions, et d'où nous venions. Je

lui répondis que nous venions de Guaham, que nous avions des lettres du gouverneur et que nous étions Français. Je réclamai en même temps passage dans sa frêle embarcation, et malgré les sages remontrances de mon compagnon de voyage, je partis. Il était minuit, mon guide voguait, et me recommandait si souvent de ne pas bouger, moi qui étais immobile, qu'il me donna des inquiétudes. Je lui demandai enfin s'il y avait quelque chose à craindre, et à peine m'eut-il répondu *non*, que nous chavirâmes. Je sais fort peu nager; et l'obscurité de la nuit, un homme inconnu qui était près de moi, le bruit sourd des brisans qui se prolongeaient, répétés par les échos des montagnes, toutes ces circonstances réunies ne contribuaient nullement à augmenter mon adresse. Cependant je jouai tant des mains et des pieds, que je parvins à saisir la pirogue que mon détestable insulaire poussait au large. Il ne disait mot, et moi qui étais résolu de me noyer de compagnie, je le serrais fortement à la gorge, et tâchais par mes cris de me faire entendre de mon camarade que ma frayeur supposait endormi. Que l'eau de la mer du Sud est amère, et qu'une situation pareille à la mienne la rend encore plus détestable! On m'entendit enfin; le Roi qui nous servait de pilote, averti par mon ami, s'arme d'un morceau d'aviron, se jette dans la mer, et vient à moi au

moment où mes forces commençaient à m'abandonner. Je reprends courage, il m'y excite par ses cris, je le vois, je distingue ses efforts; il me présente d'une main le bâton qu'il tenait avec force, je le saisis, et, le secondant de mon mieux, nous arrivons à bord, lui satisfait et riant de ma frayeur, et moi grelottant et plus satisfait que lui. Quand à mon autre pilote, il releva son embarcation, et alla porter la nouvelle de notre arrivée à l'Alcade qui faisait toujours entretenir un grand feu sur le rivage.

Revenu de ma frayeur et de ma fatigue, je présentai à mon généreux libérateur un mouchoir, quelques hameçons, deux colliers de verre et une chemise; mais dès qu'il eut compris que c'était pour le remercier du service qu'il venait de me rendre, il refusa mes cadeaux avec dignité, et les accepta ensuite comme un témoignage de mon affection. Connaissez-vous, Messieurs, beaucoup d'Européens capables d'un aussi noble procédé?

Si je ne craignais abuser de votre patience, déjà trop long-temps mise à l'épreuve, je vous peindrais, Messieurs, les douces mœurs des peuples hospitaliers qui, jusqu'à ce jour, ont été à l'abri de ces guerres sanglantes qui ont dépeuplé presque tous les archipels de la mer du Sud. Leurs cérémonies, leurs usages, leur caractère, puisés dans des faits récents, ne manqueraient pas,

j'en suis sûr, de piquer votre curiosité; mais je n'ai pas le courage d'achever mon récit, sans vous donner une idée des danses qu'ils ont eu la complaisance de répéter devant nous à Guaham.

La gaité la plus folle animait la physionomie des acteurs. Leur amusement n'était point un jeu; c'était une fête. On n'y riait pas pour rire, on ne s'agitait point pour se fatiguer; les éclats peignaient la situation des cœurs, et les cœurs étaient heureux. D'abord réunis sur deux colonnes, les danseurs entonnaient un chant monotone, et très-harmonieux, qu'ils accompagnaient des gestes les plus gracieux, et de mouvemens de hanches et de cuisses pour nous un peu trop lascifs. Leurs yeux exprimaient la volupté et non le plaisir, on eût dit qu'ils attendaient une maîtresse. Bientôt un chant plus gai succédait à cette scène amoureuse, car ces hommes ont appris à varier leurs amusemens. Ils se prenaient par la main, couraient en rond, faisaient mille folles gambades, chacun mettait le pied sur la cuisse de son voisin, tous riaient de notre étonnement et de notre satisfaction, et dès que chaque figure était terminée, un des danseurs se détachait de la troupe, et venait nous demander si nous étions contens.

Après ces scènes originales, vinrent des danses tellement curieuses, que les dessins seuls peuvent en donner l'idée. Ici, c'était la difficulté qui en

faisait le mérite. Armés de longs bâtons qu'ils tenaient à deux mains, les jeunes Carolins se rangeaient sur deux lignes. D'abord un seul marquait le commencement de la figure, en élevant la voix comme pour fixer l'attention. Un chant monotone et général répondait à cet appel. Les bâtons se heurtaient en cadence; on se portait des coups à droite, à gauche; mais ce n'était que le prélude d'un fracas plus merveilleux. Bientôt le spectacle s'anime, la scène s'agrandit. Les danseurs changent de place, s'évitent, se suivent, se dispersent, se croisent sans s'embrouiller, forment des figures admirables, des tableaux ravissants. Tantôt quatre à quatre, tantôt huit à huit, ils s'attaquent avec rapidité. Un coup menace les reins, une arme le chasse; un bâton va atteindre la tête, le bâton du voisin est là comme par enchantement pour l'arrêter. Ils ne frappent que pour qu'on pare, ils ne ripostent que pour être parés. Quel mouvement! quelle vélocité! quelle adresse de passer tant de fois sous les armes les uns des autres sans se heurter, sans se confondre, sans se perdre. L'œil a de la peine à les suivre, l'attention se fatiguerait, si l'étonnement ne tenait sa place. Les figures changent de forme à chaque instant, les danseurs changent d'adversaires, et toujours l'harmonie la plus parfaite règne dans la fête patriotique... Enfin trois cris plus forts, trois

mouvements plus rapides , trois coups plus prononcés achèvent le tableau. Ils sont un peu lassans sans doute , mais le plaisir et la surprise des spectateurs les dédommagent bien de leurs fatigues.

Peuple heureux ! est-il éloigné le jour , où , attaqué par de féroces ennemis , tu seras forcé d'échanger tes frêles roseaux contre des armes meurtrières. Ah ! que la voix de l'humanité retentisse au milieu de toutes les nations pour les exciter à ta défense , car l'ennemi de tes jeux et de ton bonheur doit l'être aussi du genre humain.